

Jaurès, un rebelle ?

Marion Fontaine*

**Maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, chercheuse au centre Norbert Elias, secrétaire de la Société d'études jaurésiennes.*

Jaurès, un rebelle ?¹ Mais pourquoi mettre derrière ce qualificatif un point d'interrogation ? En apparence en effet, dans les convenances langagières du début du XXI^e siècle, la cause semble entendue : Jaurès est un personnage politique positif, un « homme qui dit non » comme De Gaulle, Nelson Mandela, Che Guevara, Gandhi, Clemenceau et quelques autres, il ne peut donc qu'avoir mené une vie de combat, résistant à l'oppression et appelant à l'insoumission afin de transformer le monde.

Les choses sont-elles en même temps si simples, et peuvent-elles être aussi facilement aplaties dans cette vision « présentiste » qui n'est parfois pas dénuée de confusion ? Ce n'est pas certain, et c'est de ce doute que l'on partira ici. Il ne s'agit pas pour autant de procéder à la manière de ce prêtre mondain, protagoniste du film de Patrice Leconte, *Ridicule* (1996), qui démontre brillamment, devant une assistance choisie, l'existence de Dieu, et termine en affirmant, « mais j'aurais pu tout aussi bien vous démontrer le contraire ! ». L'enjeu n'est pas de se livrer à un quelconque tour de force rhétorique, de prouver à tout prix que Jaurès a bien été un rebelle, ou qu'au contraire il n'en a rien été, mais de chercher à comprendre ce que recouvre ce genre d'étiquette, parfois ce qu'elle occulte, en tenant à distance le halo émotif qui entoure, et la figure jaurésienne, et le terme de rebelle. Ce halo présente dans les deux cas un caractère aveuglant. D'un côté on se trouve face à un acteur politique que son assassinat, le 31 juillet 1914, consacre très vite en martyr, et bientôt en quasi saint laïc, à la fois pour la République et pour la gauche. Cette sainteté, ou plus

1. Conférence prononcée le 10 octobre 2014, à l'occasion des Rendez-vous de l'histoire de Blois.



Jaurès, un rebelle ?

exactement ce caractère iconique, n'a cessé encore de se manifester au cours de cette année commémorative, avec tous les malentendus et les usages passionnels que cela suppose². De l'autre côté, on rencontre un terme aujourd'hui omniprésent dans le langage public, médiatique, connoté en général de façon positive mais qui est en même temps débattu et recouvre des réalités à la fois très diverses et très vagues : rébellion individuelle ou collective, rébellion politique, artistique ou culturelle, rebelles des classes populaires (par exemple ces « primitifs de la révolte », objets du beau livre de l'historien britannique Éric Hobsbawm³) ou rebelles estudiantins des années 68, contestataires de l'ordre établi, de l'autorité, de la majorité, du conformisme, ce qui peut signifier, derrière un mot identique, beaucoup de choses. Comment alors le cas Jaurès⁴ permet-il de mettre à l'épreuve cet ensemble parfois très flou ?

L'HOMME DES REBELLIONS POPULAIRES

La première piste qui vient à l'esprit consiste à chercher dans le député de Carmaux le rebelle au sens à la fois de représentant et d'animateur des rébellions populaires, en l'occurrence ici surtout celles du monde ouvrier de la fin du XIX^e siècle⁵, même si le fait touche aussi le monde paysan (ainsi la révolte des viticulteurs du Midi en 1907)⁶.

Cette hypothèse paraît au premier abord à la fois fructueuse et très claire. Le soutien apporté à la rébellion ouvrière est même l'un des motifs majeurs de l'entrée officielle de Jaurès dans le mouvement socialiste. L'événement est désormais bien connu : entre l'été et l'automne 1892, les mineurs de Carmaux, dans le Tarn, se mettent en grève afin d'exprimer leur indignation ou leur protestation morale contre l'arbitraire et l'autoritarisme du marquis de Solages, le directeur de la compagnie minière. C'est cette grève qui précipite l'adhésion de Jaurès au socialisme, étiquette sous laquelle il se présente et est élu député quelques mois plus tard. En tant que militant et en

2. Pour un premier bilan, Gilles Candar, « Conférence Jaurès 2014. Perspectives et premier bilan d'un centenaire », *Cahiers Jaurès*, n° 212-213, avril-septembre 2014, p. 203-217.

3. Eric Hobsbawm, *Les primitifs de la Révolte dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 1963.

4. Gilles Candar, Vincent Duclert, *Jaurès*, Paris, Fayard, 2014.

5. Jean Jaurès, *La classe ouvrière* (textes présentés par Madeleine Rebérioux), Paris, Maspero, 1976. Madeleine Rebérioux et Jean-Pierre Rioux (dir.), *Jaurès et la classe ouvrière*, Paris, Éditions Ouvrières, 1981. Alain Boscus, « Jaurès, la CGT, le syndicalisme révolutionnaire et la question sociale », dans Michel Pigenet, Pierre Robin (dir.), *Victor, Émile, Georges, Fernand et les autres... Regards sur le syndicalisme révolutionnaire*, Nérac, Éditions d'Albret, 2007, p. 71-103.

6. Cf. « Agriculture, Socialisme et République », *Cahiers Jaurès*, n° 195-196, janvier-juin 2010.

Jaurès, un rebelle ?

tant que représentant, il tient dès lors, et jusqu'à la fin de sa vie, à rester constamment en contact avec ce qu'il appelle joliment « l'énergie directe du monde ouvrier », c'est-à-dire les mouvements sociaux, que ceux-ci soient le fait des tisseurs de la vallée de la Lys, des horlogers de Cluse, des ouvriers du Creusot ou de Saint-Étienne, des cheminots, des mineurs, etc. Souvent appelé comme arbitre ou médiateur, il se fait aussi à la Chambre des députés, dans les meetings ou dans ses articles, le porte-parole de la souffrance et des revendications ouvrières.

Il clame ainsi et diffuse cette émotion devant les ouvriers du textile de Caudry (Nord) en 1903 : « Lorsque nous avons pénétré dans l'intérieur de ces pauvres ménages d'ouvriers tisseurs, lorsque nous avons vu ces pauvres appartements exigus, minuscules, de quelques mètres carrés, où des familles misérables de sept et huit enfants sont accumulées sans air, sans lumière, sans mobilier, sans rien de ce qui fait que la vie humaine a quelque dignité, a quelque prix, ah ! Je l'avoue, je me suis reproché la sorte d'indifférence égoïste où nous vivons. Tous nous arrivons, même les militants, même nous les combattants, même ceux qui sont mêlés par le combat à la vie ouvrière et prolétarienne, nous en arrivons à oublier ces misères, nous ne savons pas à quelle profondeur d'abjection le régime d'anarchie et la direction capitaliste a fait descendre des catégories entières de travailleurs. »⁷

Toute l'action de Jaurès se résume-t-elle seulement pendant à l'éclatement de cette protestation et en général à l'appui apporté à l'expression spontanée des ouvriers en révolte ? Il s'en faut en réalité de beaucoup, tant domine chez lui, comme chez un grand nombre de penseurs et de militants socialistes du XIX^e siècle, le souci de l'organisation : celle des ouvriers dans le cadre du syndicalisme (le discours de Caudry est rythmé par des exhortations à la syndicalisation, à l'échelle nationale et internationale), celle de l'action ouvrière elle-même par le biais des différentes formes d'arbitrage ou de la formalisation plus poussée des mouvements sociaux (s'agissant par exemple des procédures d'entrée et de sortie de grève), celle enfin des débouchés politiques, et notamment parlementaires, de cette action (enquêtes, réformes législatives). Dans la pensée et dans la pratique jaurésienne coexistent très bien, en d'autres termes, l'expression lyrique de l'émotion, l'exaltation de la dynamique ouvrière et le souci de sa régulation dans le cadre politique. Pour le leader socialiste, la rébellion populaire n'est pas un absolu, c'est un point

7. Discours prononcé à Caudry le 25 octobre 1903, repris dans *Ainsi nous parle Jean Jaurès* (anthologie présentée par Marion Fontaine), Paris, Fayard/Fondation Jean-Jaurès, 2014, p. 151

Jaurès, un rebelle ?

de départ, un élément amené à se couler dans les formes à venir d'une démocratie sociale qu'à son tour elle vivifie.

Cette position est loin de faire l'unanimité au sein du mouvement ouvrier de son temps. Elle est en particulier féroce critiquée (même si cette dureté connaît des variations suivant les périodes) par les représentants du syndicalisme révolutionnaire, très actifs au sein de la CGT d'avant 1914⁸. La volonté organisatrice de Jaurès, sa répugnance à l'égard de toute forme de violence ouvrière, son souci d'articuler le mouvement social et l'action politique sont vus comme autant de trahisons ou de compromissions avec l'ordre étatique et bourgeois. Le penseur hétérodoxe Georges Sorel, qui s'affirme comme l'un des principaux théoriciens de ce syndicalisme révolutionnaire, n'a ainsi pas de mots assez durs⁹ pour dénoncer Jaurès comme l'un des pires tenants de la politique parlementaire, du pouvoir d'État et d'une force imposée par le haut, cherchant à chaque fois à briser l'énergie jaillissant librement de la classe ouvrière. Pour Sorel au moins, le député de Carmaux ne cherche qu'à discipliner la rébellion populaire, ou pire à l'instrumentaliser, et il n'en est en tous les cas certainement pas le porteur.

RÉBELLION, RÉFORME/RÉVOLUTION

Si l'on cherche une certitude, il faut tenter d'emprunter une autre voie : Jaurès ne serait pas, ou pas seulement, l'homme de la rébellion populaire, parce qu'il entend aller plus loin que la révolte, en visant la révolution, c'est-à-dire la rupture définitive avec l'ordre établi et la transformation radicale de ce dernier (même si c'est en empruntant un chemin – la conquête de l'État – qui est à l'opposé de celui que prône Sorel). Le leader socialiste serait alors davantage que le rebelle, ou il serait son apothéose, à travers la figure du révolutionnaire. En avançant dans cette direction, on a bien conscience d'avancer sur un terrain miné, et pas seulement sur le plan historique. On sait en effet à quel point, depuis au moins le dernier tiers du XIX^e siècle, l'opposition réforme/révolution divise et simultanément dessine les catégories et les camps, au sein du mouvement socialiste et ouvrier et de la gauche en général¹⁰. Le phénomène continue de perdurer, comme l'ont encore

8. Jacques Julliard, *Autonomie ouvrière : études sur le syndicalisme d'action directe*, Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil, 1988.

9. Par exemple dans Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, Paris, Seuil, 1990 (1908).

10. Pour une réflexion historique sur cette catégorisation, voir « Le réformisme radical. Socialistes réformistes en Europe (1880-1930) », *Mil Neuf Cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 30, 2012.

Jaurès, un rebelle ?

démontré les représentations et les usages de la figure de Jaurès tout au long de l'année 2014. L'une des principales caractéristiques politiques des commémorations du centenaire de l'assassinat de l'animateur de la SFIO¹¹ a ainsi tenu dans la reviviscence de dilemmes qui n'ont cessé de parcourir le XX^e siècle¹² : Jaurès légitime-t-il l'action socialiste à la tête de l'État ou s'agit-il d'une trahison du « vrai » Jaurès, rebelle et révolutionnaire ? Cautionne-t-il l'action gouvernementale ou au contraire la contestation ? Il n'est pas sûr que la réalité s'épuise dans de telles dichotomies, et moins encore qu'il vaille la peine de les poursuivre. S'agissant du cas jaurésien au sens strict, sans doute est-il préférable de rappeler d'abord quelques points saillants.

Le Jaurès politique, et c'est encore plus vrai après son passage au socialisme, critique l'ordre social et économique né de l'industrialisation capitaliste, un ordre qu'il considère à la fois comme injuste, inefficace et porteur d'une insoluble contradiction. Par l'enracinement du suffrage universel, par la constitution de l'école laïque, la III^e République a, à ses yeux, accompli l'héritage de la Révolution française, a permis l'égalité en droits des citoyens et leur émancipation à la fois politique et intellectuelle. Mais, comme en témoignent pour lui, parmi d'autres, les grèves de 1892 à Carmaux, cette émancipation est imparfaite et partielle, puisqu'elle se heurte en permanence aux inégalités économiques et sociales, à la domination patronale et à l'aliénation des salariés. La résolution de cette contradiction ne peut dans ces conditions passer que par le collectivisme, c'est-à-dire par la substitution de la nation, de la collectivité, aux individus dans la propriété des moyens de production. S'il estime qu'un tel passage pourra être progressif et qu'il n'aura pas forcément besoin, du moins il l'espère, de revêtir les aspects d'un coup de force violent, il n'en reste pas moins vrai qu'il souhaite et qu'il prépare ce passage, qu'il aspire donc bel et bien au renversement de l'ordre établi, au nom d'une émancipation sans rivage et de la volonté à la fois de continuer et d'achever la dynamique de la Révolution française.

Ce constat étant fait, il convient d'ajouter trois choses. La première est certainement la plus évidente, mais il n'est pas entièrement inutile de la rappeler. Pour Jaurès, et, là aussi, comme pour la plus grande partie des penseurs socialistes depuis Saint-Simon et Fourier, lutter contre l'ordre établi, c'est simultanément lutter pour l'établissement d'un ordre supérieur. Comme le montre

11. En attendant une recension plus complète des discours et des interventions sur ce thème, voir par exemple les articles consacrés à ce sujet dans les éditions du 31 juillet 2014 de *Libération*, du *Monde*, du *Figaro* et de *L'Humanité* ou encore le numéro du *Journal du Dimanche* en date du 27 juillet 2014.

12. On se permettra de renvoyer à Marion Fontaine, « Les usages politiques de Jaurès », *Cahiers Jaurès*, n° 200, avril-juin 2011, p. 17-35.

Jaurès, un rebelle ?

la citation mentionnée un peu plus haut et extraite du discours prononcé à Caudry, l'un des principaux reproches faits au capitalisme concerne ses effets de dissolution, de désagrégation et d'atomisation. C'est lui qui est au fond considéré comme la véritable source de désordre, celle que doit venir abolir le socialisme. Celui-ci ne relève donc en rien de la rébellion ou de la révolution permanente mais d'un nouvel ordonnancement du monde.

Le second point n'est pas plus spécifique à Jaurès mais mérite là encore d'être souligné : on peut très bien contester l'ordre social et économique, et être beaucoup moins audacieux, ou beaucoup plus conforme, dans d'autres domaines¹³. Ainsi le député du Tarn n'est-il pas tout à fait un rebelle, et moins encore un révolutionnaire, dans le domaine de la culture d'une part, de la morale et des mœurs de l'autre. S'agissant du premier champ, il reste surtout baigné par une culture humaniste, pétrie des grands auteurs, des traditions classiques et qu'il aspire à diffuser auprès de l'ensemble de la population¹⁴. Il est en somme plus sensible à Eschyle, à Racine ou à Anatole France, qu'à Proust ou à Apollinaire (même s'il salue Wagner et reconnaît Rimbaud)... Avant tout préoccupé par la démocratisation d'une culture citoyenne et nationale, il se montre de la même façon très peu réceptif aux tentatives originales, émanant notamment du milieu syndical et visant à inventer une culture spécifiquement prolétarienne, basée sur les pratiques ouvrières et dégagées des référents traditionnels. Pour ce qui concerne la morale, et particulièrement la morale sexuelle et les rapports hommes/femmes, il demeure aussi en grande partie fidèle aux normes de son milieu et de son époque ; il n'a rien d'un Marcel Sembat ou encore d'un Léon Blum qui, au même moment, se montre beaucoup plus aventureux et remet en question les codes classiques de la conjugalité à travers son essai, *Du mariage* (1907).

Mais il n'y a pas que ces nuances ; le cas jaurésien est plus démonstratif encore en offrant un éclairage sur les effets d'étiquetage et d'opposition¹⁵, qui pèsent sur la définition de la position du député du Tarn et de son degré, si l'on veut, de rébellion. Tout dépend en fait aussi du moment, du terme de la comparaison et en même temps de la manière dont Jaurès lui-même endosse les catégories qui lui sont apposées. Par rapport au camp des républicains classiques, dont il vient, il

13. Cf. Christophe Prochasson, *La gauche est-elle morale?*, Paris, Flammarion, 2010.

14. Jean Jaurès, Œuvres. T. 16, *Critique littéraire et critique d'art* (édition établie et présentée par Michel Launay, Camille Grousselas, Françoise Laurent-Prigent et Madeleine Reberieux), Paris, Fayard, 2000.

15. Pour une réflexion plus générale sur ce point, Jean-Pierre Cavaillé, « Pour un usage critique des catégories en histoire », dans Pascale Haag et Cyril Lemieux (dir.), *Faire des sciences sociales. Critiquer*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2012, p. 121-147.

Jaurès, un rebelle ?

est un révolutionnaire, au moins un contestataire de l'ordre traditionnel (sur le plan de la propriété ou encore, à partir des 1900, de la paix et de la politique coloniale) au nom d'une conception plus étendue de l'émancipation. En certaines circonstances, aux yeux des syndicalistes révolutionnaires, il est à l'inverse considéré comme le soutier de l'ordre bourgeois et de l'État¹⁶. Le leader socialiste est capable pour sa part de tenir différents rôles. Pour des raisons à la fois de fond et de stratégie, il peut s'afficher comme le gardien d'une certaine orthodoxie révolutionnaire, ce qu'il fait par exemple face au socialiste allemand Édouard Bernstein dans la querelle théorique portant sur la révision, ou non, des thèses de Marx¹⁷. En revanche, lors du célèbre congrès de Toulouse (1908), il défend explicitement l'action réformatrice du parti socialiste, mais en lui donnant un sens valorisant, c'est-à-dire en la reliant, quand même, à la révolution (à travers le concept, assez flou, « d'évolution révolutionnaire »), tout en renvoyant ses opposants (en l'occurrence ici les partisans de Jules Guesde) non pas à la révolution, mais à une « fausse » idée de la révolution, qui serait en réalité synonyme, soit de mauvaise foi, soit d'une nostalgie surannée. L'intérêt en ce sens n'est pas de savoir quelle étiquette il faut appliquer à Jaurès, mais comment lui-même, qui peut tour à tour être représenté comme un incendiaire et comme un quasi-homme d'État, use de ces catégories, parfois les brouilles, et contribue en même temps à les faire circuler et les imposer comme des éléments discriminants au sein de la gauche française.

L'INDIVIDU, L'HOMME RÉVOLTÉ ?

Il reste une dernière manière d'aborder le thème de la rébellion chez Jaurès, qui est d'envisager directement l'adéquation entre ce dernier et l'acceptation la plus contemporaine du terme, mélange de romantisme et d'évolution plus récente, à savoir la rébellion envisagée du point de vue de l'individu : le rebelle est alors, pour reprendre une formule dont on use et abuse, l'homme qui dit non, celui qui se place en dehors du troupeau, qui refuse les autorités et les disciplines communément admises et qui manifeste, envers et contre tout, sa singularité.

16. Les caricatures de Jaurès révèlent ces représentations contradictoires. Cf. Gilles Candar, Romain Ducoulombier, Magali Lacousse (dir.), *Jaurès. Une vie pour l'humanité*, Paris, Beaux-Arts éditions – Archives nationales, 2014.

17. Emmanuel Jousse, *Réviser le marxisme ? D'Édouard Bernstein à Albert Thomas, 1896-1914*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Le poing et les roses », 2007.

Jaurès, un rebelle ?

Il est impossible d'aborder, dans le cadre de cette note, le vaste chantier de la place de l'individu dans la pensée politique et philosophique de Jaurès ; cependant on peut là encore faire au moins ressortir certains faits. Si, pour lui, le socialisme doit mettre fin à une société d'individus atomisés, qui a l'allure d'une « foule innombrable de fantômes solitaires »¹⁸, il ne s'agit en aucun cas d'abolir l'individu dans sa personnalité, mais de lui permettre de trouver une expression plus haute à travers une relation fondée non plus sur la concurrence, mais sur la coopération avec autrui. Il s'en explique par exemple parfaitement dans l'un des discours qu'il prononce en 1911 en Argentine : « Il y a, dans la société d'aujourd'hui, une étrange manière de mesurer la valeur des hommes. Pour dire qu'une individualité s'élève et se développe, il importe de voir à son côté le contraste d'individualités rabaissées, exploitées et humiliées. On ne conçoit pas la richesse humaine autrement que comme un trésor limité, que les uns peuvent avoir, mais non les autres. La vraie richesse est cependant celle qui ne diminuera pas en se divisant. (...) Admirer seul, savoir admirer seul, savoir, devant la beauté d'un livre, d'un paysage, ou d'un récit historique, admirer seul la beauté, c'est une grande et noble chose. Mais cette admiration s'élargit et s'élève, elle acquiert une valeur plus intense, quand on voit que d'autres, gardant leur originalité profonde et très particulière, vibrent de la même émotion. »¹⁹

Si Jaurès, dans cette perspective, se défend de prôner toute espèce d'uniformisation, il affirme en somme que la véritable grandeur n'est ni solitaire, ni narcissique. Il a en général peu de sympathie, c'est une litote, pour les aventures individualistes, les coups d'éclat où l'apparence de la rébellion ne fait à ses yeux que déguiser la réalité de l'égoïsme. Il cherche la pensée cohérente, l'action ordonnée, le mouvement qui révèle l'ascension d'une classe et de tout un peuple, mais il n'éprouve aucune espèce d'attrait pour la figure du « bandit social »²⁰ qui, à la manière d'un Robin des Bois ou d'un Cartouche, cristallise, ou aspire à cristalliser sur sa personne les aspirations au renversement d'un ordre inique et à la justice sociale. Tout en déployant une critique sans concession de l'impérialisme policier et de l'atmosphère de panique morale qu'entretient alors la grande presse, il se montre ainsi très sévère lorsqu'il évoque en mars 1912 la fameuse « bande à Bonnot »²¹ : « Et toujours les scélérats, opérant pour satisfaire les appétits les plus bas et les égoïsmes les plus abjects, ont tenté de couvrir leur crime de je ne sais quelle apparence de révolte

18. Jean Jaurès, Œuvres. T. 13 *L'armée nouvelle*, Paris, Fayard, 2012, p. 342.

19. « Civilisation et socialisme » (conférence donnée à Buenos Aires, 5 octobre 1911), repris dans Jean Jaurès, Œuvres. T. 17 *Le pluralisme culturel*, Paris, Fayard, 2014, p. 581.

20. Eric Hobsbawm, *Les primitifs de la révolte*, op. cit., p. 27 et suivantes.

21. La bande emmenée par Jules Bonnot et à qui il arrive de se revendiquer de l'anarchisme commet, à partir de 1911, plusieurs cambriolages retentissants, avant de connaître une fin tragique en mars 1912.

Jaurès, un rebelle ?

sociale. C'était pour venger le pauvre peuple des méfaits de la gabelle, des duretés de l'impôt, des rigueurs iniques de la milice, c'était pour échapper à la conscription féroce, c'était pour châtier les révolutionnaires assassins du roi, que les bandits, à les en croire, égorgeaient, pillaient, violaient. »²² Pour Jaurès, il n'y a là que des aventures personnelles, sans valeur et vouées à l'échec.

Sa pensée à lui est autre : il est, si l'on veut résumer à gros traits, profondément convaincu que nos vies sont collectives, c'est-à-dire qu'elles sont tissées de nos relations à autrui et de nos préoccupations pour autrui²³. Il manifeste cette conviction aussi bien dans ses combats strictement partisans que dans ses autres luttes, ainsi pour l'Affaire Dreyfus. Il est très peu probable que lui-même se conçoive comme un rebelle (qualificatif que revendiqueraient sans doute davantage certains de ses contemporains, à l'instar de Georges Sorel ou encore de Charles Péguy), plutôt comme un homme en permanence engagé dans des collectifs (parlementaires, militants, journalistiques, intellectuels...) même si cela n'empêche pas parfois qu'il connaisse une certaine solitude, ou du moins un certain isolement. Les travaux récents ont certes fait justice des portraits, celui tracé par exemple par Anatole France, qui dépeignait Jaurès comme un prêtre tout entier voué à la religion de l'humanité et ignorant les amitiés intimes. L'homme n'est en réalité pas dépourvu d'affections, personnelles ou familiales²⁴, mais il se place dans la sphère publique un peu à part. La première raison tient à l'édification progressive de ce qui n'est pas exactement son pouvoir, au moins pas au sens institutionnel du terme, mais plutôt son charisme, qui contribue en tous les cas à le placer, même parmi ses camarades, dans une situation hors-norme. Lors du congrès de la SFIO à Nîmes en 1912, Marcel Sembat rapporte ainsi le propos d'un militant : « Je ne sais pas si j'exagère, mais il me semble que j'ai vu passer Jaurès. »²⁵ Le leader de la SFIO n'est pas forcément un homme constamment en révolte contre les autorités et les vérités admises, même si cela lui arrive, mais le regard des autres l'assigne à une position d'exception. Il faut ajouter à cela le fait, toujours trop oublié dans les représentations contemporaines, qu'il est, pour employer un mot actuel, incroyablement clivant. Jaurès a été un homme très aimé, mais aussi intensément haï, ou du moins jugé détestable, exaspérant, parfois, on l'a vu, à sa gauche, très souvent et, de plus en plus, par une droite ou des nationalistes qui

22. « Une honte », *L'Humanité*, 10 mai 1912, repris dans Jean Jaurès, Œuvres. T. 17 *Le pluralisme culturel*, op. cit., p. 394.

23. Sur les renouvellements contemporains de cette réflexion, voir par exemple Frédéric Worms, *Penser à quelqu'un*, Paris, Flammarion, 2014.

24. Gilles Candar et Vincent Duclert, *Jean Jaurès*, op. cit., p. 472-492.

25. Cité par Madeleine Rebérioux, « Jean Jaurès », dans Jean Maïtron (dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français 1871-1914*, tome 13, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 1975, p. 104.

Jaurès, un rebelle ?

ne lui pardonnent pas ce qu'elles considèrent comme d'intolérables dissidences, en particulier sur le terrain de la paix et de la politique coloniale. Jaurès, dans ces domaines comme ailleurs, ne se voit certainement pas comme un héros solitaire, mais sans doute comme la composante d'un élan, bientôt majoritaire, vers un nouvel ordre et une nouvelle harmonie collective ; ce sont davantage ses ennemis qui font de lui un rebelle, un individu isolé développant pour lui-même des positions inacceptables et contraires aux intérêts de la majorité. De cette mise en accusation, Raoul Villain tire, à sa façon, le 31 juillet 1914, la conclusion, en assassinant celui qui, c'est à ses yeux une certitude, est rebelle à la nation.

Jaurès ne ressemble peut-être pas tant que cela, pour finir, à la figure stable et rassurante au pied de laquelle cherchent tour à tour à se réfugier les différentes composantes de la gauche française et il importe assez peu de tenter de satisfaire l'une ou de l'autre de ces composantes, en décidant de manière définitive si l'homme est, ou pas, un rebelle. Son parcours, et les usages ultérieurs de ce parcours, démontrent sans doute mieux le poids d'un certain nombre de catégories et de divisions (ordre/rébellion, réforme/révolution, spontanéité/organisation) au sein de la gauche, mais aussi et surtout le risque qu'il y a à les essentialiser et à les figer, sans se préoccuper des changements ou des contradictions qu'elles dissimulent, ni des appropriations opposées dont elles font l'objet. Jaurès est-il l'homme de la rébellion ? On décevra sans doute le lecteur en disant que... cela dépend. Il n'est pas impossible que les traits les plus justes soient ailleurs : l'émancipation, ou encore le mouvement. Jaurès est beaucoup plus sûrement sur ce point l'exact opposé de son meilleur ennemi, le nationaliste Maurice Barrès, décrétant « ce qui bouge me gêne ». L'un des traits les plus saillants de la pensée jaurésienne est au contraire sa dynamique, sa capacité à bouger et à saisir ce qui bouge autour d'elle. C'est cela qui conditionne son regard sur l'unité socialiste, l'avenir de la nation ou encore les évolutions de la CGT. C'est cela encore qui l'amène à une position beaucoup plus critique sur le fait colonial, et même à la fin de sa vie à une prise en compte plus fine de la diversité des cultures sur le plan local, social ou international²⁶. Il y a chez lui en fait une capacité à aller au-delà de ce qu'il a appris à l'école, quelle que soit l'école, tout en conservant les acquis. Peut-être est-ce dans ce mouvement, comme dans l'interrogation sur la cohérence et le sens des catégories, parfois usées, que l'on emploie, que le cas Jaurès continue davantage aujourd'hui d'être fécond.

26. Cf. Jean Jaurès, Œuvres T. 17, *Le pluralisme culturel*, op. cit.